

et il se pourrait qu'elle éprouvât d'autant plus l'homme que, peut-être, il n'y eût jamais, et qu'il n'y a encore en elle aucune énigme.... »

En est-il ainsi ? Le maximalisme n'est-il pas cette énigme dont l'essence est profondément ancrée dans l'âme russe et qui trouva sa merveilleuse interprétation dans les « manifestes » des poètes russes du XIX^e siècle ? Et le mot de cet énigme n'était-il pas le même chez Pouchkine, Tutcheff, Soloviev, Blok : l'homme ! N'est-ce pas ce mot là, qui, dans l'ordre social, nous fut apporté par la révolution de 1917 ?

Et, contre ce mot, le vieux monde érige ses baïonnettes : contre l'idée, il braque les canons. Il croit que, du côté de la révolution « voces preteraque nihil » (comme tout a changé de place depuis Pouchkine), il est trop sûr de sa force, il ne veut pas s'arrêter à méditer devant le sphinx. Et la voix du poète russe totalise en une minute, — comme au centre d'un verre prismatique les rayons lumineux, — les milliers et les milliers de voix partant de l'Orient vers l'Occident, vers les milliers de frères inconnus.

*Venez à nous ! Des horreurs de la guerre
Réfugiez-vous en la paix de nos bras !
Avant qu'il soit trop tard, le vieux glaive au fourreau !
Camarade, nous deviendrons frères !*

C'est l'appel du « Scythe » russe au « Scythe » occidental, c'est l'appel de la révolution russe (car le « scythisme » c'est la révolution) à la révolution mondiale. Et le temps actuel doit nous prouver si la voix de l'Orient trouvera son écho à l'Occident, et si l'Occident parviendra à vaincre, en lui, le « bourgeois » par le « Scythe ». S'il y réussit, fût-ce dans quelques mois ou dans quelques années, on pourra dire avec certitude : « la révolution triomphe », le vieux monde a expié la faute d'avoir fait « échouer » le christianisme, la plus grande révolution du monde qui échoua il y a vingt siècles.

Sinon, si à la voix du « Scythe » oriental, à l'Occident, le bourgeois répond seul avec véhémence et mépris après avoir réussi à écraser autour de soi le « Scythe » occidental ? S'il en est ainsi, nous persisterons à croire que sa victoire n'est que provisoire, éphémère, et que la destinée prépare aux Scythes de l'Occident, pour plus tard, la même victoire qu'à leurs frères d'Orient. Pendant ce temps, le « Scythe » oriental sera peut-être écrasé par son propre bourgeois avec l'aide de tous les bourgeois du vieux monde, de la Russie et de l'Europe. Mais ce ne sera là qu'une victoire à la Pyrrhus, sans durée. Car il n'y a pas de force capable d'empêcher de cheminer l'idée du maximalisme

spiritualiste, de barrer la route à la bonne nouvelle de la pleine libération extérieure et intérieure de l'homme.

Mais si, encore, il n'en est pas ainsi ?

A cela le poète répond, dans la deuxième partie de ses « Scythes » :

*Sinon, nous n'avons rien à perdre,
Nous saurons être perfides*

*Alors durant des siècles et des siècles, vous serez maudits
Par les générations débiles de l'avenir.* [dits

Car ce « sinon » signifie la fin de l'histoire européenne et la réalisation des prévisions de Vladimir Soloviev, la renonciation à l'idéal de la « mission russe » selon Pouchkine et Tutcheff. Ce « sinon » signifie l'anéantissement de l'Europe et de la Russie par la gueule du Dragon asiatique.

Revenant aux points de vue historiques de Pouchkine, aux prévisions sur-historiques de Soloviev, Alexandre Blok parle, en termes imagés et puissants :

*Nous, comme des esclaves soumis,
Nous avons tenu le bouclier entre les deux races ennemies
Des Mongols et de l'Europe !* [mies

Oui, nous l'avons tenu. Et, si l'inévitable s'accomplit, si le « bourgeois » occidental, vainqueur chez lui, se lève l'arme à la main, contre la Russie, pour écraser le Scythisme haïssable, ne vous réjouissez pas, bourgeois européen !

*Largement à travers bois et forêts, —
Devant l'Europe précieuse, —*

*Nous nous écarterons ! Puis nous nous retournerons
Pour lui montrer la grimace de nos gueules asiatiques.*

Et si la nouvelle Russie se « retirant de la lutte » sans pour cela capituler devant le vieux monde, mais décidée à aller jusqu'au bout faisait « place au combat » jusqu'à l'Oural même, sachant que sa force n'est pas dans les armes mais dans son élan intérieur, sa victoire ne serait-elle pas plus sûre que toute l'évidence des événements actuels ?

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de l'appel par lequel le poète termine ses « Scythes », cette œuvre profonde de l'esprit poétique russe, qui ferme tout un cycle de manifestes de poètes russes à l'Occident et à l'Orient, à l'Europe et à la Russie.

*Une dernière fois ! Ravise-toi, vieux monde !
Au festin fraternel de travail et de paix,
Une dernière fois au festin fraternel et joyeux
Te convie la lyre barbare !*

Et nous voulons croire que ces appels des « Scythes » orientaux tôt ou tard seront entendus, — et souhaitons que ce soit tôt et non pas tard — par les Scythes de l'Occident...

Centenaire de Flaubert

Par Jean BERNIER

— De la foule à nous, aucun lien : tant pis pour la foule, tant pis pour nous surtout.
— J'aime les gens tranchants et énergumènes, on ne fait rien de grand sans le fanatisme.

FLAUBERT.

En l'honneur du premier centenaire de Flaubert, les revues et les journaux ont voué quelques colonnes de texte, à sa mémoire et à son œuvre ; M. Léon Bérard et d'autres « officiels » ont inauguré sa statue dans les jardins du Luxembourg et le nom de Flaubert a passé sur les écrans du cinéma entre l'arrivée de M. Briand au Havre et telle cérémonie militaire à l'école de Saint-Cyr, ou, plus franchement, entre deux réclames pour la crème de beauté X et les Foies gras Y.

Pourtant, M. Louis Bertrand s'est vu interdire par « les autorités » de prononcer sur l'emplacement de Carthage un discours consacré à l'auteur de *Salammô* et qu'elles jugeaient attentatoire à l'ordre, au droit et à la justice imposées par elles à la Régence de Tunis.

Ces faits, n'est-ce pas, parlent d'eux-mêmes.

Il ne nous surprend pas, quant à nous, que M. le Ministre, M. le Préfet, M. le Sous-Préfet, et tous ces artistes qui « il y a cent ans auraient fait de si bons épiciers », célèbrent ainsi Flaubert, se servent de son nom pour couvrir de ce pavillon éclatant leur marchandise. Il est dans l'ordre que « les médiocres se couvrent d'intelligence » ; il est dans l'ordre que cette « civilisation » et son gouvernement éclairé sentent le danger que leur font courir leur bassesse et leur vide spirituel. Les grands hommes leur manquent. Ils battent le rappel parmi les vivants, mais les meilleurs d'entre les vivants se détournent d'eux. Aussi tentent-ils de s'annexer les morts.

Avec les morts, rien à craindre. Ils sont bons gens, ils laissent dire et faire. Aussi installe-t-on le poilu inconnu sous l'Arc de Triomphe et célèbre-t-on officiellement Flaubert. C'est de bonne politique et l'opinion publique, nationale et internationale, s'y laisse prendre.

Peut-on cependant, pour peu que l'on connaisse et que l'on aime Flaubert, ne pas s'imaginer l'« hénaurme » rigolade qui eût secoué ce grand homme, s'il lui eût été donné de prévoir la cérémonie de l'inauguration de son propre buste ? Non, mais voyez-vous la scène amoureusement décrite dans *Madame Bovary*, au lieu et place des comices agricoles ? Ces gens en service commandé, gantés, tous plus ou moins en uniforme, ce ministre « athénien », ce plus parisien des ministres (comme disent les journaux), mettant les pattes sur Flaubert, fêtant avec componction celui qui les a le plus crûment raillés, insultés, haïs, vomis !

Cette solennité démocratique est d'une bouffonnerie si grandiose qu'elle dépasse le rire humain. Elle donne dans la métaphysique.

**

Tout ou presque tout a été dit sur l'œuvre littéraire de Flaubert. *Madame Bovary*, *Salammô*, *l'Education sentimentale*, *Trois Contes* et, quoique à un moindre degré, *La Tentation de Saint Antoine* et *Bouvard et Pécuchet*, sont dans toutes les bibliothèques. Certains de ses personnages sont classiques, tel le pharmacien Homais qui a fait le tour du monde.

L'homme par contre, je veux dire sa vie intérieure et le drame qui ne cessa de l'habiter, sont beaucoup moins connus. Le commun des lecteurs de Flaubert s'abandonne d'instinct au plaisir de le lire ; il ne cherche pas plus avant. Il faut déjà être averti, ou doué d'une sensibilité spéciale pour entrevoir l'amertume et la révolte mâchées et remâchées, que supposent la peinture d'un Homais ou du si médiocre Frédéric de *l'Education Sentimentale*, l'horrible nihilisme de *Bouvard et Pécuchet*, ce film de la sottise moderne. Un discernement très aigu est enfin nécessaire pour reconnaître en Matho, de Sa-

lammô et en Emma Bovary, certains des traits les plus secrets et les plus caractéristiques de Flaubert.

Heureusement, il y a la *Correspondance*, ces quatre volumes de lettres à ses amis, à sa mère, à sa maîtresse, où Flaubert se livre tout entier avec une sincérité admirable, où cette âme, en des pages colorées, vivantes, vibrantes, se décharge de son secret, étale presque jour par jour les démarches de son esprit, les mouvements passionnés de son cœur ; tous ses amours et toutes ses haines : son travail féroce et bien-aimé, ses révoltes.

Là, comme ailleurs, la critique opéra grossièrement, tout au moins partiellement. Faite par des spécialistes, par des gens de lettres accoutumés à considérer la littérature en soi et non dans ses rapports avec le milieu social qui la détermine, elle fut seulement littéraire. Elle rapporta l'activité surabondante, les épanchements contradictoires de la *Correspondance*, à la profession littéraire exercée par Flaubert. Elle ne discerna pas dans son ampleur le drame qui se jouait en celui-ci. Elle s'hypnotisa sur la méthode de travail du maître, sur l'enfantement torturant de la *Bovary*, conté en bulletins de santé interminables ; elle s'ébahit sur ces journées passées à écrire une phrase, sur cette page écrite en une semaine, sur cette nuit passée à chercher comment dire correctement « ouvrir une porte ». Les âffres du styliste la frappèrent d'aveuglement. Elle compatit, dans la mesure où cela lui était possible, au calvaire gravi par l'écrivain consciencieux dans sa chasse à l'expression rétive, à l'épithète rebelle, à la forme toujours insaisissable.

La légende de Flaubert, du « saint », du « bénédictin des lettres » en sortit et celle, si fameuse et dangereuse pour l'art, de la tour d'ivoire, où l'artiste, fuyant le monde, établi à jamais au-dessus du monde, contemple romantiquement les étoiles.

Le dégoût de Flaubert pour la société où il vivait, la haine rugissante dont il poursuivit son époque, son horreur des bourgeois, furent représentés, alors qu'ils en étaient la cause, comme le résultat de cette esthétique. Non content de prononcer le divorce de l'artiste et de la société, on le recommanda comme but, comme idéal. Au surplus, et comme, malgré tout, cette révolte obstinée, ces malédictions répétées n'étaient pas sans gêner considérablement les bons apôtres, on les traita de haut, avec indulgence. On y vit une manie amusante et sympathique, un petit travers plein de naïveté. On fit ressortir, « pour être juste », que Flaubert avait condamné également le socialisme. Le « Flaubertisme » et le « Bovarysme » tout pleins de certitude et de suffisance prospérèrent, d'abord féconds, puis très vite stériles, comme tous les malentendus simplistes et séduisants. On avait passé à côté du drame de Flaubert, comme on passa à côté du drame de Vigny, de Balzac, de Baudelaire, de Rimbaud, de Laforgue, bref, du drame du romantisme et de ce douloureux XIX^e siècle, qui continue de nos jours et qui est le drame moderne de l'artiste resté religieux dans une société sans Dieu, idéaliste dans un monde matérialiste, discipliné dans une société spirituellement anarchique.

**

On a beaucoup lu, mais mal lu, la *Correspondance*. Autrement on aurait compris que cette tour d'ivoire, dont Flaubert parle si souvent, n'était pour lui qu'un douloureux pis-aller, une nécessité cruelle à quoi il fallait bien qu'il se raccrochât, et farouchement, pour ne pas périr, pour éviter le suicide, qui, dit-il, « est peut-être un assassinat rentré. »

Comment n'a-t-on pas senti le désespoir, le regret déchirant